Document generated on 04/28/2025 8:52 p.m.

Santé mentale au Québec

La vie passante (dans la crainte de n'être plus)
The passing of life (in the fear of no longer being)

Pierre Routier

Volume 9, Number 1, June 1984

Pratique analytique et psychose

URI: https://id.erudit.org/iderudit/030219ar
DOI: https://doi.org/10.7202/030219ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)
1708-3923 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Routier, P. (1984). La vie passante (dans la crainte de n'être plus). *Santé mentale au Québec*, *9*(1), 150–156. https://doi.org/10.7202/030219ar

Article abstract

This article deals with reactions to the idea of death, one's own as well as that of others, death which is ever present and unthinkable to such a great extent. Death does not only happen as a tact at the end of life. It is also anticipated from a distance, sensed and dreaded through that which can represent it. It thus provokes complex psychic work, requiring a comprehension of the unthinkable end of the life of the body and the spirit. Three periods will punctuate our text. The first will present an author sensitive to the reactions of another faced with death. His openness to the understanding of it will increase his understanding of himself in relation to his own death. The second period is that of a divided author, struggling with two conflicting parts of himself. The third will examine two typical reactions of treatment personnel to the dying, two defensive reactions to be understood so as to be surmounted albeit recognizing their inexorable nature.

Tous droits réservés © Santé mentale au Québec, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La vie passante
(dans la crainte de n'être plus)

*Pierre Routier**

Cet article traite des réactions à l'idée de la mort, la sienne comme celle de l'autre, mort toujours présente et impensable pour une si large part. La mort n'arrive pas seulement comme un fait au terme de la vie. Elle est aussi appréhendée de loin, redoutée et sentie au travers ce qui peut la représenter. Elle suscite en cela un travail psychique complexe, demandant de comprendre l'impensable fin de la vie du corps et de l'esprit. Trois moments scanderont notre écrit. Le premier présentera un auteur sensible aux réactions d'un autre face à la mort. Son ouverture à le comprendre augmentera sa compréhension de lui-même... face à sa propre mort. Le deuxième temps sera celui d'un auteur divisé, aux prises avec deux parties de lui-même en conflit. Le troisième examinera deux réactions typiques du personnel soignant face aux mourants, deux réactions défensives à comprendre pour les dépasser tout en reconnaissant une part de leur inexorabilité.

à Ilse et Robert Barande

«Tu n'auras été qu'un passant dans la rue, qu'un homme dans ta maison, dans ton lit, à ta table, un homme comme il en est partout, qui lutte pour assurer sa subsistance et celle des siens et qui, par peur de manquer de courage, se refuse à penser au moment qu'il devra tout laisser.» (Carco, 1944, 201)

PRÉSENCE DE LA MORT

C'est en 1944 que Francis Carco écrit *La danse des morts* (comme l'a décrite François Villon). Il a alors 58 ans et la guerre le tient loin de Paris, à Lucerne. Un soir qu'il erre dans cette ville, ses pas l'entraînent au pont des Moulins. Les peintures de Gaspard Meglinger, qui recouvrent les pentes du toit, l'arrêtent et lui donnent l'idée d'ajouter son «tribut à ces compositions étranges et captivantes» (Carco, 1944, 55). Il s'agit d'une danse des morts, de ce genre de tableaux qui montrent des squelettes entraînant les vivants, malgré leurs résistances, au royaume des ombres, tableaux d'un autre âge qui les avait bien appréciés.

Comment l'idée lui vint-elle? Pour qui connaît son oeuvre, la reconstitution ne présente pas de grandes difficultés. Les fresques de Meglinger lui rappellent d'abord celles des galeries du cloître Saint-Innocent à Paris. Ces dernières lui suggèrent Villon les contemplant. De Villon, il passe à la vie dissolue de ce dernier; puis à ses exils, à sa poésie empreinte de l'idée de la mort et enfin à son testament... Voilà à peu près la chaîne associative des pensées de Carco. Comment ne pas comprendre que ce dernier, loin de sa ville, pense à son exil, à ses amis tués à la guerre, à sa jeunesse disparue? Comment ne pas reconnaître, dans son écrit, une sorte de «testament psychique»? Du «Frères humains qui après nous vivrez» de Villon au «Toi qui me lis, sans doute achèveras-tu très tard le cours d'une paisible existence» de Carco, il y a plus qu'une simple ressemblance. On a beau entendre Carco nous parler de Villon, on sait que c'est de lui-même qu'il nous parle. Ses ans commencent à lui peser. L'idée de la mort le tient éveillé la nuit, espérant le jour, le guettant à travers les persiennes.

Le «N'ayez pas les coeurs contre nous endurcis» de Villon exprime sa crainte que l'avenir manque de pitié envers lui, qu'on malmène son image, son souvenir, comme son corps l'aura été entre les mains de la justice. Il veut demeurer bon quelque part. Il doit demeurer bon, être meilleur que ce qu'il a été, même si ce n'est que dans cette autre vie du souvenir. Il est comme ces mourants, comme cette étoile de Supervielle disant :

«Je tremble au bout d'un fil,
Si nul ne pense à moi je cesse d'exister.»
(Supervielle, 1980, 182)

* L'auteur est psychanalyste.

Il demande qu'on ne pense pas à lui avec le «coeur endurci». Il cherche à *être compris,* peut-être faute de s'être compris lui-même et d'avoir renoncé à y parvenir. C'est un besoin vital qu'il doit espérer réaliser pour mieux envisager sa mort.

Quelle psychanalyse ne conduit un jour ou l'autre à un moment où l'enfant de jadis, toujours présent, exprime sa peur, son impuissance et son désespoir face à la mort? (Bigras, 1976) Que la mort prenne figure d'abandon, de perte de la mère, de blessures narcissiques trop vives, d'hyperactivité réactionnelle, de morcellement ou de dilution psychotique... c'est encore, c'est toujours la mort et son cortège d'affects. Quel analyste n'est amené à entendre le cri de cet enfant, même s'il est prononcé dans un corps d'adulte ou de vieillard, surtout s'il est prononcé dans un corps d'adulte ou de vieillard? Comment ne pas entendre le cri de Villon?

«Aiez pitié, aiez pitié de moy,
(...)
En fosse gis (...)
Le lesserez la, le povre Villon?»
(Villon, 1923, Epistre)

Comment ne pas entendre aussi celui de Carco doublant le cri de Villon et nous incitant à l'entendre mieux?

On sait le soulagement que procure aux analysants l'assurance d'être entendu, compris. On sait également celui des vieillards d'être entendus non pour ce qu'ils ont de vieillards mais pour ce qu'ils ont d'enfant en eux, de cet enfant d'autrefois que jamais le temps n'endort complètement. À un âge avancé, on ne retourne pas «en enfance», mais dans «son» enfance. On n'y retombe pas mais on essaie de la reprendre pour lui donner un sens, pour comprendre le sens qu'elle a donné à toute sa vie. C'est cela qui demande tant à être entendu et compris. C'est ce que l'analyse ou la psychothérapie des gens âgés nous enseigne exemplairement : la recherche angoissée du sens. C'est également ce à quoi s'évertuent les mourants.

À défaut de le comprendre, c'est l'espérance d'être compris par un autre soi-même vu dans un lecteur futur et imaginaire. Compris comme on a pu comprendre un auteur lointain qui nous a parlé secrètement depuis son espérance. D'où la demande de Villon à la postérité, d'où également la reconnaissance de Carco des mêmes peurs pour tous : «D'autres, bien avant toi, se sont efforcés d'échapper à cette peur. Ils la refoulent au fond d'eux-mêmes et cependant que peuvent-ils contre la certitude qu'aucun ne survivra? C'est elle qui, la nuit, tout à coup te réveille et te tient anxieux...» (Carco, 1944, 201). C'est elle aussi qui fait hésiter la reine dans la danse des morts. Mais la Mort lui rappellera sa loi, inexorablement :

«Je suis insensible à vos larmes
Donnez la main, il faut marcher»
(Extrait de l'oeuvre de Guyot sur la danse des morts, Paris, 1426, *in* Carco, 1944, 39)

À défaut de comprendre, c'est aussi et surtout le lot de la défense et de l'angoisse, de la protection par la confusion ou l'agitation. C'est encore, pour le personnel soignant, le lot des activités pour occuper l'esprit et/ou le corps de ceux qui nous montrent ce qui nous attend, les occuper par des activités défensives et souvent infantilisantes. Pour refuser d'entendre ce cri qui nous dérange trop, on laisse crier feignant ne rien entendre, prétextant que cela ne veut rien dire ou l'endormant à coups de médications. Quelle misère! Comme nous craignons d'entendre en nous cet autre nous-même d'autrefois qui a peur... surtout de n'être pas entendu. Et pourtant il est indispensable à la vie, à notre vie et à son sens. Hors du temps, il ne vieillit pas, il ne meurt pas. Trop souvent, la vie se passe à vouloir l'ignorer et il arrive de le voir à la fin se perdre dans un affreux gargouillis ou se protéger dans le délire.

Quoi qu'il en paraisse, la vieillesse et la mort sont elles aussi hors du temps. Elles ne sauraient se résumer à l'usure et au trépas. Elles n'arrivent pas d'un coup mais sont là depuis le début, portant sur l'un ou l'autre des aspects de l'existence. Vieillesse et mort d'un objet investi, d'une relation, d'un amour... etc., tous préludes à d'autres vieillesses et morts. Face à la mort, il y a le travail de la pensée née d'une séparation, aspirant à sa fin tout en l'empêchant (Barande, 1975). Travail de la pensée sur la mort, sur sa mort et sur celle du corps, travail qui opère depuis le début de... la vie.

LES RÉACTIONS DE L'UNE ET DE L'AUTRE

«L'hiver est un pays d'eaux figées dans leur course
Torrents muets avec leurs vagues immobiles,

Où l'écume pétrifiée ne retombe plus;
Tandis que, dans la masse pure du cristal,
Les poissons angoissés sentent qu'ils vont mourir.»
(Brauguier, 1966, 183, l'hiver)

Qui se souvient de l'admirable fable *La cigale et la fourmi* que Jean de La Fontaine reprit d'Esope pour lui donner une nouvelle immortalité? Ne l'avons-nous pas tous ânonnée dans notre enfance? Nos maîtres d'alors ne se privaient pas d'en adapter la morale à notre situation scolaire sans nous convaincre pleinement. Aujourd'hui, elle me revient en mémoire dans un contexte bien différent de celui de la valorisation du travail. Qu'on me permette de la paraphraser un peu à mon tour.

La cigale, un peu «maniaque» et ayant chanté toute sa vie, se trouva fort dépourvue quand la vieillesse fut venue. La fourmi, plus «dépressive» et ayant travaillé sans cesse, se trouva mieux nantie pour affronter la bise. La cigale, prise de panique face à l'hiver, alla trouver la fourmi sa voisine et lui demanda assistance. Cette dernière, aussi peu ouverte à la souffrance actuelle de la cigale qu'à son plaisir d'hier, ne se gêna pas pour la moraliser et la renvoyer à la solitude... dans la vieillesse et la mort. Valorisation du travail? Mais non! Qu'on ne s'y trompe pas! C'est de vieillesse et de mort qu'il s'agit. Le «dansez maintenant!» est cynique et macabre, comme la danse des morts.

À quelle profondeur notre cher La Fontaine ne nous entraîne-t-il pas avec cette fable? On comprend assez mal qu'un Bruno Bettelheim (1976), par ailleurs si éclairant sur les contes de fées, ne voit dans la fable qu'un récit moralisateur sans profondeur et sans espoir : «Souvent papelardes, dit-il, parfois amusantes, les fables expriment toujours une vérité morale; elles ne contiennent aucun sens caché; rien n'est laissé à l'imagination» et laissent le lecteur «sans espoir» (Bettelheim, 1976, 81). C'est sans doute pour cela qu'il écarte presque des contes de fées *La petite sirène* d'Andersen. Contrairement à lui, nous pensons que les fables, surtout celle-ci, sont pleines de sens cachés. Mais peut-être est-ce une erreur que de trop voir la fable récitée et trop peu l'auteur, l'auteur et son besoin de reprendre cette fable, dans ses mots et à ce moment-là de sa vie.

La fable s'ouvre en effet sur la venue de la bise. L'été est déjà passé, les plaisirs de la jeunesse comme l'investissement dans le travail aussi. L'hiver et le froid arrivent. Il s'agit d'affronter la mort. Que vaudront, face à elle, les moments de plaisir et les efforts du travail?

Le fabuliste nous laisse entendre que la cigale aurait dû penser à l'hiver... Comme si elle n'y avait pas pensé! Peut-on simplement, comme la fourmi, l'accuser d'imprévoyance? Ce serait bien peu comprendre l'attitude de la cigale. Cette dernière réagit à la perspective de la mort par une sorte d'hyperactivité, par l'utilisation d'une défense maniaque. La chanson de la cigale est une chanson d'angoisse quoiqu'il en paraisse. Sa joie est forcée comme celle de ces gens qui ne s'arrêtent jamais, qui parlent, bougent, travaillent et vivent avec le sentiment trépignant du «je bouge, donc je suis», «j'ai du plaisir, donc je suis». Conjuration sans cesse à reprendre d'une angoisse trop vive, réaction trompeuse face à une menace trop forte. La psychanalyse des «cigales» donne à réfléchir à quiconque les jugerait trop vivement ou trop aisément. Il ne s'agit pas d'imprévoyance mais de panique face à une difficulté irrésolue, d'une panique du genre «fuite en avant» et fuite à un rythme infernal. On est bien loin de la joie de vivre véritable qui a peut-être moins d'éclat mais qui s'exprime par une intégration de la mort et non par une réaction qui s'essaie à la nier. (Routier, 1983)

Qui d'entre nous n'a rencontré des «cigales» et des «fourmis»? Qui n'a vu de ces gens pour qui la recherche du plaisir est si investie en elle-même que le plaisir n'a de cesse que de se répéter? Pour eux, l'arrêt de l'excitation équivaut à la mort. On ne peut s'empêcher d'admirer la réponse de la fourmi lorsqu'elle conseille à la cigale de danser. Car la fourmi comprend inconsciemment que la cigale ne saurait s'accommoder de «morceaux de mouche ou de vermisseau». Il lui faut plus. Il lui faut une excitation et une excitation plus grande que celle de la chanson, une excitation qui va prendre tout son corps et entraîner son esprit à se perdre dans la sensation, à se diluer dans un plaisir d'engourdissement. Dès lors, on comprend tellement mieux un Villon dans son impossibilité de vie rangée. Il ne peut comprendre cette sourde excitation qui le pousse à de telles actions qu'elles mettent sa vie en danger. Avec quelle lucidité va-t-il dire :

«En l'an de mon trentiesme aage,
Que toutes mes hontes j'eus beues,

Ne du tout fol, ne du tout sage,»
(Villon, 1923, «Le testament»)

Ni fou, ni sage. Non! Mais possédé d'un mal qui le pousse à sa perte, ne comprenant rien et ne pouvant rien contre cette «course à l'excitation» (Barande, 1982), embrayé constamment en quatrième vitesse. Ce ne sont plus les vingt-quatre heures du Mans, mais la vie au Mans. La mort? Mais elle est omniprésente! C'est contre elle que la cigale lutte, pour l'effacer du paysage, pour la conjurer. Elle semble vivre heureuse, aux yeux de la fourmi, sans se rendre bien compte qu'elle va à la mort et que ses souvenirs d'hier ne seront bientôt plus qu'antichambre de cauchemar. On croirait entendre Villon :

«Je plains le temps de ma jeunesse,
(Ouquel j'ay plus qu'autre galé
Jusque a l'entree de viellesse),
(Villon, 1923, «Le Testament»)

La fourmi, qui semble plus armée, prête à affronter vieillesse et mort ne l'est véritablement que dans son espoir. Elle a voulu se préparer de si longue main qu'elle a passé sa vie dans la perspective dépressive de son extinction. Enfuie la jeunesse! «Ainsi s'en sont allés les jours... où? Pourquoi?» (Carco, 1926, 26)

La fourmi est amère, agressive et cynique dans sa morale. Sa cruauté envers la cigale, ne doutons pas qu'elle se la soit appliquée à elle-même. Elle s'est fait travailler sans relâche pour se retrouver face à la mort... elle aussi. La fable peut laisser croire qu'elle y échappera; mais n'est-ce pas l'illusion de la fourmi? La cigale va sans doute mourir de faim dans une bien grande détresse. Mais comment mourra la fourmi? Elle ne sait pas trouver d'autre sens à sa vie que celui de la morale. Face à un tel destin, c'est encore Brauquier qui nous revient en tête :

«Plutôt que de laisser s'approcher la vieillesse
La faiblesse, la peur, le trouble et l'échouement
(...)
Ne vaudrait-il pas mieux une digne mémoire
Qu'un dernier âge morne et presque enseveli?
(Brauquier, 1966, 146, «Le pilote»)

La fourmi n'a qu'une justification : «J'ai travaillé toute ma vie!» Sa «course à l'excitation» se sera ensevelie dans le travail. Le plaisir, absent hier et aujourd'hui, le sera-t-il demain? Mais demain, c'est la bise! Mais demain, c'est le froid! La fourmi n'aura travaillé que pour elle-même. On comprend son amertume. Il lui est offert une chance de plaisir à la fin, à la toute fin : le partage avec une joyeuse compagne. Mais là aussi elle refusera, par morale. Doutons qu'elle s'accorde quelque plaisir à évoquer sa vie et sa... vieillesse. Le froid risque de la trouver morte à côté d'un grenier plein à craquer et, à sa porte, une cigale amaigrie, tendue d'angoisse dans un dernier chant.

«Mais alors, se demandera-t-on, si la fin de la fourmi n'est guère plus heureuse que celle de la cigale, où donc est le bénéfice, pour l'esprit, d'une telle fable?» C'est assurément dans la compréhension de ce que l'auteur a voulu y placer qu'on peut le trouver. L'auteur nous présente, dans cette fable, sa situation psychique. Elle n'est pas rare, d'où la popularité de la fable. «Ne vaudrait-il pas mieux une digne mémoire?» semble-t-il se demander, une mémoire de la vie, des possibilités de plaisir et de sens derrière soi «qu'un dernier âge morne et presque enseveli?» Comme La Fontaine a dû se poser cette question! Et avec quelle angoisse! À 47 ans, il décide de reprendre la fable d'Esope et essaie de résoudre ainsi l'énigme psychique qui se formule en lui. «Pourquoi travailler? Pourquoi écrire? Ne vaudrait-il pas mieux passer ce temps à chanter, danser, faire bonbance et de chaque jour un festin?» Il essaie de se convaincre que face à son hiver, il aura du sens à profusion et que ce sens sera son travail réalisé. Mais il en doute. Son passé de cigale mine ses efforts de fourmi. Incertain autant du passé que de l'avenir, encore tiraillé, il ne sait pas vraiment trancher. C'est que le «sens du devoir» ne saurait être confondu avec le «sens de sa vie». L'un ne laisse parler que le surmoi tandis que l'autre est plus intégratif des diverses tendances.

La fable nous présente un conflit névrotique à l'oeuvre pour son auteur :

— ou bien la cigale ou bien la fourmi;
— ou bien le plaisir ou bien le travail;
— ou bien la jeunesse ou bien la mort.

Elle est saisissante en ce qu'elle nous présente en deux personnes ce qui se retrouve généralement opposé dans une seule. Opposé – et lié – comme la vie et la mort. La Fontaine a beau opter finalement pour la fourmi, il n'en aura pas moins été la cigale au début. On ne s'amuse pas ainsi à écrire une fable sans que tout son psychisme ne soit à l'oeuvre. La méconnaissance du travail de l'écrivain

pourrait le laisser croire, mais l'illusion ne saurait être efficace face à une analyse un tant soit peu sérieuse. La Fontaine opte pour la fourmi, pour le travail. Il se dit que son oeuvre saura bien lui apporter la consolation. Mais sa consolation toute narcissique ne le trompe pas entièrement. Il sera alors cigale ou fourmi, en tension que tranchera parfois le surmoi. Mais quel jeu de va et vient! pensant à être fourmi quand il est cigale et réciproquement. C'est l'état de la conscience divisée, hésitante, passant du sentiment de faute à celui de regret, de la joie angoissée au travail triste, de la jeunesse dorée à la vieillesse terne. C'est sa vie qui s'y retrouve, passant fréquemment de la sécurité et du travail aux moeurs légères, entreprenant des études pour une carrière d'ecclésiastique et passant à celles d'homme de lettres pour devenir avocat. La Fontaine se marie; mais il apprécie trop les aventures galantes et il se sépare abandonnant même son enfant. S'il naît dans l'aisance, il frôlera la misère et aura besoin de protecteurs et de protectrices jusqu'à la fin de sa vie.

Une autre tentation est celle d'unir les termes du conflit :

— et la cigale et la fourmi;
— et le plaisir et le travail;
— et la jeunesse et la mort.

Unir les contraires jusqu'à essayer les formes monstrueuses et incorporantes de «cigami» ou de «fourale», de plaisir-travail ou de jeunesse-vieillesse. Encore là, pas de véritable intégration, mais tiraillement sans fin, condamnation à ne trouver son identité que dans des formes opposées et unies, à ne trouver son plaisir que dans le travail et le travail que dans le plaisir, à ne se laisser être jeune qu'au moment de la vieillesse et passer sa jeunesse à être vieux, à combattre la vieillesse. Comme on retrouve là les tensions de la fable dans cet ou bien... ou bien, dans cet et... et! Quelle absence d'intégration aussi!

Bien différente est la voie de l'intégration, celle du :

— non seulement la cigale, mais aussi la fourmi;
— non seulement le plaisir, mais aussi le travail;
— non seulement la jeunesse, mais aussi la mort.
(Barande, 1982)

La vie ne se passe alors plus dans un choix angoissé ni dans une fausse union des contraires, mais dans leur stimulation réciproque. On a en conséquence non seulement le travail mais aussi le plaisir; on vit non seulement sa jeunesse mais aussi sa vieillesse, et on est non seulement cigale mais aussi fourmi. Cette intégration aurait permis au vieux La Fontaine de ne pas renier certaines de ses oeuvres de jeunesse - comme ses contes déclarés plus tard «infâmes» - et de les laisser stimuler ses écrits de vieillesse et sa vie. Il n'aurait peut-être pas non plus enfermé ses derniers jours dans une visée réparatrice en écrivant hymnes et psaumes. L'apparente tranquillité de ses vieux jours, à vouloir n'être plus que fourmi, ne cache-t-elle pas tous ses élans de cigale?

D'UNE RÉACTION À L'AUTRE

«C'est pour celui qui entend ma voix qu'est ma voix.» (Jammes, 1967, 110, Le poète et l'oiseau)

Les actuelles tendances d'aide aux mourants laissent songeur quiconque les interroge et découvre en elles des aspects pour le moins défensifs. Ainsi de la tendance au «blindage» et de celle des «tripes sensitives».

La première, celle du «cuirassement» ou du «blindage» résulte d'un choc, d'un trauma demeuré à vif. Il y a eu les premiers morts qui ont bouleversé, qui ont tout mis sens dessus dessous chez la personne voulant aider. Puis, il y a eu les autres qui ont créé une certaine habitude. L'habitude a permis de développer une approche moins sentie, moins dramatique de la mort. On intervient alors un peu techniquement, maîtrisant apparemment ce qui bouleversait au début. Mais il n'en est rien. Ce qui bouleversait aura seulement été emmuré, enfermé au plus profond de soi et il y a des défenses mises en oeuvre pour que ce ne soit plus accessible. Comme la fourmi face à la cigale, on se protège en désensibilisant ce qui autrefois était si sensible, et a provoqué cette cuirasse. En effet, si la fourmi n'avait pas été profondément bouleversée par la mort, dans un temps reculé, elle aurait pu être plus sensible à la souffrance de la cigale à la fin de ses jours.

Une cuirasse psychique s'est donc installée pour remplir son oeuvre de rejet, de fermeture. Fermeture à «ce que autrui peut produire en soi», comme lors de ces premières fois, de ces premiers morts, avant que l'habitude-cuirasse n'entre en jeu. Une fois habitué, comment reconnaître *ce qui pourrait se passer en soi qui est communication de l'autre?*

Le blindage empêchera de se laisser toucher par l'autre, d'éprouver ce que sa situation intérieure pourrait nous révéler ainsi par «ressenti partagé». Ne percevant plus l'autre à l'intérieur de soi, on ne le verra plus qu'à l'extérieur et on ne le verra que dans son aspect... extérieur. Alors, le mourant aura beau se démener, sa parole restera muette faute d'oreilles en face de lui; car, en face, on est devenu lentement sourd et on s'est habitué à ne plus entendre. Pas complètement! Ah non! Ce serait trop visible; mais juste assez pour dire qu'on entend sans écouter vraiment, sans oser comprendre. Comprendre qu'une part de l'autre entre en soi, qu'on l'introjecte et qu'on la partage ainsi. Comprendre qu'on y pense parce qu'il est quasiment entré de force pour être encore préservé un peu, comme l'étoile tremblante au bout de son fil, comme l'étoile qui a besoin de la pensée de l'autre pour exister encore, elle qui n'existe presque plus. Comprendre encore que cet autre voulait nous dire quelque chose de tellement difficile à émettre, quelque chose de l'enfant d'autrefois :

> «C'était un nom hélas si proche du silence
> Qu'en vain il essaya de nous le répéter»
> (Supervielle, 1980)

Comprendre enfin l'éveil de tous les disparus pour nous, en nous, de tout ce qui n'a pas été suffisamment passé au deuil, de tout ce qui vient pour se dire et qui aura besoin d'être entendu en se prononçant à peine.

On ne peut reprocher aux «cuirassés», aux «blindés» de l'être. Il vaut mieux les comprendre. La plupart du temps, quand ils ont été bouleversés par la mort de l'autre, par la mort de leur objet d'investissement, ils se sont retrouvés seuls avec un investissement devenu sans objet, s'engrossant lui-même défensivement comme pour durer encore et... faisant mal de sa démesure. Leurs tentatives d'en parler, menaçant la cuirasse des collègues, se sont heurtées à un autre silence, un de ces silences qui donne envie de partir loin, seul, avec son mort en soi, pour apprendre à le laisser s'en aller doucement. On comprend la cuirasse plus armée des autres face à ce drame qui fut autrefois le leur et qui risquerait d'être remis à jour par une trop grande sensibilité et une trop grande ouverture au collègue en deuil, à la collègue en deuil. On ne se surprendra pas non plus de les voir réfractaires à parler de ce qui se passe vraiment en eux, de ce qui peut encore s'y passer de l'autre et d'eux-mêmes.

Entendre l'autre – collègue comme l'autre – mourant relèvera alors de la transgression si l'on songe que l'une des lois souterraines du groupe sera celle du silence. Quiconque voudrait parler trop à vif ou provoquer un retour à ces deuils mort-nés risquerait l'exclusion ou, à tout le moins, le conflit ouvert avec un des leaders du groupe. La personne devenant menace pour ce dernier, les défenses sont mises en branle pour l'écarter, la modifier, la refouler, la nier. La réduction de tels conflits à des conflits dits de «personnalité» (Routier, 1983) viendra parfaire l'occultation.

On aura beau organiser des rencontres de discussion, de feed-back, pour s'entraider, la cuirasse n'en jouera pas moins gagnante et chacun et le groupe en ressortiront plus armés, plus sourds et capables de continuer... à ne pas entendre. C'est pour cela que le roulement de personnel peut, dans bien des cas, être à peu près nul. S'en glorifier sera comme l'expression victorieuse de la défense et de la loi de la défense : «On n'en sort plus, on n'en parle plus.» Mais, en même temps, quelle révélation sur le drame inachevé à l'intérieur de chacun et du groupe! Que dire alors de celui des mourants?

La seconde tendance, celle des «tripes à vif», des «tripes sensitives», résulte également d'un choc. Alors que le blindage vise essentiellement à empêcher l'émergence de l'affect, les tripes à vif viseront à bloquer les représentations sous un flot d'affects. Il s'agit de ressentir sans trop penser, sans trop réfléchir, sans théoriser. On se méfie tellement de la pensée qu'on est quasi certain de «trop» s'en servir, d'intellectualiser plutôt que de comprendre. La pensée disqualifiée cède la place à la sensation, aux émotions. «Ce n'est pas une affaire d'approche ou de méthode, encore moins de théorie, nous dira-t-on, mais affaire de tripes.» On veut être vrai, naturel, sans défense face à l'autre et partager vraiment à vif ce qui peut s'y vivre. Mais être constamment à vif ne peut que provoquer des défenses. On ne soumet pas son psychisme – ni d'ailleurs celui de l'autre – à des violences continuelles sans qu'il ne cherche à s'en protéger, à s'en défendre. Or, comme il se défend souvent en insensibilisant, on demandera davantage d'émotions, davantage de bouleversements et on calmera sa «course à l'excitation» par une sorte d'épuisement physique et psychique. Tripes cigaliennes de l'excitation et de la fuite en avant, tripes de la sensation toujours plus

forte : «Je sens, donc je suis.»; tripes de la protection : «Je ne sens pas, donc ça n'existe pas.» tripes de l'illusion : «Je me sens bien, donc l'autre est bien.»; tripes-cuirasse de cigami, tripes-blindage contre les mots et l'effort de réflexion... Les tripes, au début sensitives, s'insensibiliseront et ne réagiront plus bientôt qu'aux coups de tonnerre.

Encore une fois, nous revoilà face au conflit du ou bien... ou bien, ou bien le blindage ou bien les tripes. Les tripes cigaliennes et maniaques comme le blindage fourmilier et dépressif ne sont des défenses qu'en tant que fixation et tentatives d'évacuation de l'autre partie. On a beau partir en se voulant «ouvert», «naturel», on risque de se retrouver fermé très tôt et, ce, à son grand désarroi. Le naturel, devenu «un» naturel, aura subi les influences des vieillards, des mourants, du personnel, de l'institution. Être «soi-même» devient impossible quand on indique par là être sans influence, n'être qu'une partie de soi, au reste idéalisée. On ne peut feindre vraiment la compréhension ni l'enfermer techniquement. Si on se découvre, avec surprise, en train de chercher des techniques et qu'on constate son angoisse, on peut comprendre et recomprendre avec tout autant de surprise qu'on a introjecté le vécu des mourants, de ceux qui cherchent un «comment?» à défaut d'avoir trouvé un «pourquoi?».

VIVANTS ET MOURANTS FACE À LA MORT

Non, il n'y a pas les mourants d'un côté et les vivants de l'autre, pas des vieillards d'un côté et des jeunes de l'autre. Il n'y a que des humains affrontant ensemble la mort... dite de l'un, mais aussi de l'autre. Francis Carco n'a pas seulement écrit sur la danse des morts parce qu'il se faisait vieux. La Fontaine non plus avec sa fable de la cigale et la fourmi. Tous deux, à 58 et 47 ans, n'en étaient pas à leur premier écrit, à leur première réflexion sur la mort. On n'écrit pas, comme cela, simplement, sur un tel sujet. Au contraire, un tel sujet entre dans une suite d'investissements, de décharges d'excitation, de ressourcements d'excitation, de tentatives de réparation et entre pour cela dans une histoire.

Villon n'a pas écrit que par plaisir. Son accent de détresse ne trompe pas. Il crie qu'il a mal et demande à être entendu, compris et apaisé même s'il en désespère. Carco n'a pas écrit uniquement sur Villon par amour de sa poésie. Carco sait qu'il mourra et il essaie non seulement de se faire à l'idée de cette «impensable mort», mais il essaie aussi d'affirmer la vie par une oeuvre. La Fontaine met sa vie et sa mort dans sa fable, tentant l'intégration de l'une et de l'autre et est beau de son effort même si le résultat semble déboucher dans la détresse. Il n'y a donc que des vivants affrontant tous ensemble la mort dite de l'un et s'essayant de continuer à vivre...

«avec en fin de compte
l'impensable mort»
(Follain, 1969, 163, Effacement)

RÉFÉRENCES

BARANDE, D.R., 1982, *Antinomie du concept de perversion et épigénèse de l'appétit d'excitation,* Rapport, Montréal, XLII[e] congrès des psychanalystes de langue française.
BARANDE, R., 1975, *La naissance exorcisée,* DeNoël, Paris.
BETTELHEIM, B., 1976, *La psychanalyse des contes de fées,* Robert Laffont, coll. Le livre de poche, Paris.
BIGRAS, J., 1976, *L'enfant dans le grenier,* Parti-pris, Montréal.
BRAUQUIER, L., 1966, «L'hiver», Poèmes inédits; «Le pilote», Liberté des mers, in *Louis Brauquier,* présentation de Gabriel Audisio, P. Seghers, Vichy.
CARCO, F., 1944, *La danse des morts* (comme l'a décrite François Villon), Ed. du Milieu du Monde, Genève.
CARCO, F., 1926, *Le roman de François Villon,* Plon, Paris.
FOLLAIN, J., 1969, *Exister,* suivi de *Territoires,* Gallimard, Paris.
JAMMES, F., 1967, *Le deuil des primevères,* Gallimard, Paris.
ROUTIER, P., 1983, Les dessous d'une réaction (en côtoyant la vieillesse et la mort), *Nursing Québec,* novembre, Montréal.
SUPERVIELLE, J., 1980, La demeure entourée, in *Le forcat innocent* suivi de Les amis inconnus, Gallimard, Paris.
VILLON, F., 1923, Épistre, *Oeuvres,* Auguste Picard, Paris.

SUMMARY

This article deals with reactions to the idea of death, one's own as well as that of others, death which is ever present and unthinkable to such a great extent. Death does not only happen as a tact at the end of life. It is also anticipated from a distance, sensed and dreaded through that which can represent it. It thus provokes complex psychic work, requiring a comprehension of the unthinkable end of the life of the body and the spirit. Three periods will punctuate our text. The first will present an author sensitive to the reactions of another faced with death. His openness to the understanding of it will increase his understanding of himself in relation to his own death. The second period is that of a divided author, struggling with two conflicting parts of himself. The third will examine two typical reactions of treatment personnel to the dying, two defensive reactions to be understood so as to be surmounted albeit recognizing their inexorable nature.